

Discours du Pr. Andrea Riccardi
à l'occasion de la remise du Prix Charlemagne 2009

Aix-la-Chapelle, 21 mai 2009

Je suis très honoré de recevoir ce prix, qui m'insère en tant que cinquantième dans une liste prestigieuse de lauréats. Je remercie le Comité de direction du Prix Charlemagne pour l'honneur qu'il me fait. Je considère que cet honneur s'adresse avant tout à la Communauté de Sant'Egidio, avec laquelle se confond ma vie et mon action. Je suis reconnaissant à mon grand ami Michel Camdessus pour ses paroles profondes et affectueuses. Je remercie Pat Cox pour sa généreuse *laudatio*.

Je suis honoré de recevoir un prix européen, qui parle à l'Europe, dans une ville-carrefour de rencontres, symbole de dialogue entre gens différents. Ici, en 2003, avec l'évêque d'Aix-la-Chapelle, Mgr Mussinghoff, Sant'Egidio célébra une grande rencontre entre les religions dans un esprit de paix. J'ai vu alors cette ville se projeter comme un message en Europe. C'est une découverte qui se renouvelle aujourd'hui.

Le choix du Comité du Prix ne s'est pas porté sur un homme politique, comme c'est le cas normalement. Je m'interroge sur les raisons de ce choix. Depuis 1949, depuis sa fondation, le Prix s'inspire de « liberté, humanisme, paix ». Parmi les lauréats : Alcide de Gasperi, mon grand compatriote, fondateur de la Démocratie Chrétienne, homme de foi et de grands rêves pendant la période sombre du fascisme et de la guerre. Devenu leader de l'Italie renouvelée, il n'a pas renoncé à rêver. Il croyait que la liberté et la paix ne seraient garanties que par une Europe plus unie. Pour lui, et pour les autres fondateurs, l'Europe était considérée comme une *anankè*, une nécessité, un destin historique.

Oui, un destin historique pour celui qui a vécu la tragédie de la guerre mondiale. Une fois encore, une guerre européenne avait incendié le monde. L'Europe ne pouvait plus se détruire et détruire le monde. Du rejet de la guerre et d'une vision uniquement nationale de la politique, est né le rêve de l'unité. Il fallait faire quelque chose de radicalement nouveau ! Face à la réalité inimaginable de la Shoah, les logiques des politiques nationales ne suffisaient plus.

On rêva alors le commencement d'une grande histoire. Oui, l'unité comme *anankè*, nécessité de l'histoire. Aujourd'hui, l'Europe, plus riche que durant l'après-guerre, ressent-elle la même nécessité ?

Il y a une tendance dangereuse à la fragmentation et au localisme. Il y a une peur de l'Europe parmi les gens qui se sentent expropriés par un monde globalisé. Il y a la crainte que l'Union veuille imposer ses modèles de vie. Il y a une désaffection envers les institutions qui paraissent lointaines, même si nous sommes à la veille d'une élection européenne. On dit oui à l'Europe, mais comme copropriété, sans l'urgence de l'histoire. Une Europe qui ne soit pas passion et rêve, mais arrière-plan lointain pour les politiques nationales et locales. Nous ne pouvons pas simplement condamner ces attitudes, qu'il faut comprendre : dans un monde globalisé, des hommes et des femmes dépayés se réfugient dans leur *heimat*.

Mais notre *heimat* ne dure pas éternellement sans Europe. Les petits pas ne suffisent pas, sans goût pour l'Europe, ni capacité de communication vis-à-vis des citoyens du continent. On reste prisonnier de l'actualité des débats de nos pays, claironnés et oubliés rapidement. Tout cela n'est pas histoire, mais faits divers. L'Europe écrit-elle encore l'histoire ou se limite-t-elle aux faits divers ?

Le grand historien polonais, Geremek (qui a combattu à mains nues contre le communisme) disait : « l'histoire est un mélange de science et de poésie ». Le destin européen doit devenir la poésie qui inspire l'avenir. C'est cela, faire l'histoire. Le réaliste De Gasperi était un rêveur européen passionné.

Ne nous faisons pas d'illusions ! Même s'il n'y paraît pas, nous nous trouvons face à un choix tragique, qui décidera de l'Europe pour le siècle entier. Sans une vision unitaire et européenne, surviendra la prise de congé de l'histoire, dont parle Benoît XVI. Nous serons prisonniers des faits divers, qui rempliront gazettes et petit-écran, mais ce ne sera pas l'histoire. L'Europe sortira de l'histoire du monde.

Le heurt avec la mondialisation, avec l'Inde, la Chine, avec des civilisations, des économies et des démographies en croissance, ne pourra pas être géré de façon isolée par les différents pays. Si nous ne sommes pas ensemble, les pays européens deviendront quantité négligeable. Ainsi, nos valeurs et notre identité se dilueront dans les courants de la mondialisation. Ce sera une perte pour le monde et pour la civilisation humaine. C'est une illusion que naviguer désunis dans l'histoire mondiale. S'il n'y a pas une véritable unité européenne, les pays européens ne seront pas présents dans le monde. Subsistera le souvenir d'anciennes puissances, de pages glorieuses et infâmes. Mais passées. Les valeurs européennes de liberté, paix et humanisme se perdront s'il n'y a pas d'Europe.

Cette vision peut sembler catastrophiste ou excessivement projetée dans l'avenir. Mais ne sommes-nous pas trop habitués à vivre sans vision ? Dans une poésie, Jean-Paul II écrivait : « Je crois toutefois que l'homme souffre surtout par manque de vision ». Et il concluait : « S'il souffre par manque de vision – il doit alors se frayer un chemin entre les signes... ».

Le Prix qui m'a été décerné est un signe qui dépasse ma personne. Je comprends peut-être mieux pourquoi il m'a été attribué. Je ne suis pas un homme politique, ni un homme d'institution. Ma vie est liée à la Communauté de Sant'Egidio, née à Rome en 1968, qui s'est répandue en Europe de l'Est et de l'Ouest, dans de nombreux pays africains, asiatiques, en Amérique du Nord et du Sud. C'est une réalité d'hommes et de femmes, croyants, amis des plus pauvres, acteurs de dialogue entre les religions, mais aussi entre laïcs et croyants. C'est surtout une réalité des rues, des villes, des périphéries des villes européennes : de Rome à Aix-la-Chapelle, Berlin, Paris, Bruxelles, Kiev, Naples, pour en citer quelques unes. Réalité européenne, Sant'Egidio ressent la passion de vivre et d'agir hors de l'Europe.

Le Prix est un signe pour moi, un appel lancé aux européens, aux chrétiens. La politique ne s'en sort pas toute seule. Parlant de christianisme, nous sommes bien loin de vouloir confessionaliser le continent. Frère Roger Schutz, réformé suisse, fut un grand lauréat de ce prix ; au cœur de la guerre, il entama une vie monastique œcuménique à Taizé, faisant de ce lieu un sanctuaire de paix et de foi, carrefour pour les jeunes européens. Il a été tué en 2005 à un âge avancé, alors qu'il était en prière au milieu des jeunes, dans son église. Sa mort parle d'une vie sans défense, offerte sur la colline de Taizé aux jeunes européens et du monde. Le christianisme de cet homme et de tant d'autres, inquiète une conscience européenne fatiguée ou myope.

La foi chrétienne – et c'est ce que nous vivons à Sant'Egidio – appelle à ne pas vivre pour soi. L'apôtre Paul écrit : « Il est mort pour tous, afin que les vivants ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux. » (2 Co 5,15)

Le rappel vigoureux à l'Évangile de Jésus, apporté en Europe par Paul, de la Grèce à Rome, inquiète la culture du vivre-pour-soi. L'Europe ne peut pas vivre pour elle-même. La perspective ne peut pas seulement consister dans l'expansion économique de sa région ou de son pays. Vivre pour soi devient une logique entièrement mercantile. Le matérialisme pratique, après le marxiste, domine de nombreux pans des mœurs européennes : le mercantilisme dévore les espaces de la gratuité dans la vie sociale. En effet, nous assistons à la crise de la communauté familiale, locale. Même la poursuite de ses intérêts personnels aurait besoin d'esprit, de générosité, de vision.

Au XX^e siècle, les pays européens, malades de nationalisme, sont partis en guerre les uns contre les autres. Combien de douleurs et de vies perdues ! C'est le plus grand pillage de l'histoire, disait Settimia Spizzichino, juive romaine déportée en Allemagne. Aujourd'hui, nous vivons une autre saison : la culture du vivre-pour-soi conduit à l'égoïsme national, local, régional, à l'absence de visions. Mais à force de vivre pour soi-même, un homme et une femme meurent ; un pays, une communauté, une nation s'éteignent.

Oui, l'Europe risque de prendre congé de l'histoire pour sombrer dans les faits divers. Les européens, après avoir été conquérants du monde, s'en sont retirés, presque effrayés. Nous ne voulons plus compter. Peut-être pour ne pas se tromper. C'est le *politically correct* d'aujourd'hui. Il ne s'agit pas de répéter les erreurs du passé. Il faut penser, dans le cadre de l'unité européenne, une nouvelle façon d'être dans l'histoire du monde.

« S'il souffre par manque de vision – il doit alors s'ouvrir le chemin entre les signes... » écrivait Jean-Paul II. N'est-ce pas un signe, la demande d'Europe qui provient de nombreuses parties du monde ?

En Afrique, en Amérique Latine, pendant mes voyages, j'ai perçu un grand intérêt pour l'Europe et pour les choix des européens. Le monde a besoin de l'Europe, de son humanisme, de sa force raisonnable, de sa capacité de médiation et de dialogue, de ses ressources, de son entreprise économique, de sa culture. Schuman, père fondateur de l'Europe, écrivait : « L'Europe unie préfigure la solidarité universelle du futur ».

L'Europe a été l'origine de deux guerres mondiales et de la Shoah. Ne pourra-t-elle pas être au contraire un paradigme de paix et de solidarité universelle ? Ne pourra-t-elle pas donner une contribution décisive à l'histoire de paix et d'humanisme du monde, au lieu de sombrer dans les faits divers ?

Oui, l'Europe a une mission. Je pense à l'Afrique, où vit, lutte et espère au moins la moitié de la Communauté de Sant'Egidio, qui est africaine. Le président de la République Italienne, Ciampi, prix Charlemagne, a déclaré : « Nous avons face à nous une tâche historique : relier fermement et durablement le futur de l'Afrique à l'Europe ». Une histoire douloureuse et riche lie l'Europe à l'Afrique. Mais de nombreux pays européens sont en train de se retirer de l'Afrique, qui devient uniquement la terre des immigrés en route vers l'Europe. La collaboration au développement de l'Afrique, la lutte contre la maladie (je pense aux soins contre le Sida) et contre la guerre, sont des tâches européennes. Il s'agit de la vraie réponse au flux inextinguible de l'émigration, qui ne pourra pas être arrêté aux frontières ou par des contrôles effectués en Méditerranée. C'est le renouveau économique et d'espérance en Afrique qui l'arrêtera !

Je crois beaucoup au rêve du président sénégalais Senghor, homme de culture européenne et africaine : Eurafrique, deux continents unis sur un plan d'égalité, l'un a besoin de l'autre. La première mission de l'Europe s'appelle Afrique. C'est là que l'être unis trouve tout son sens.

L'Europe dans le monde est un signe de paix. C'est un continent qui est en paix depuis soixante ans. L'Europe, une et multiple : différence des langues, traditions, cultures, religions, senteurs et saveurs. Si elle est unie, l'Europe, dans sa diversité, réalise la civilisation du vivre-ensemble. C'est la civilisation qu'il manque au monde de la globalisation qui homogénéise et aplanit, qui réagit par les chocs de civilisation et de religion ; la civilisation qu'il manque à une économie inhumaine et sans humanisme. La civilisation du vivre-ensemble est notre réponse au terrorisme et au fondamentalisme.

L'Europe, diverse, unie, incarne la civilisation du vivre-ensemble : ses ingrédients sont le dialogue, le respect des libertés, l'art du vivre-ensemble. « Tous parents, tous différents », tel est notre rêve. Je l'exprime avec les mots de Germaine Tillon, qui connut le camp de Ravensbrück.

Peut-être avons-nous aujourd'hui besoin davantage d'Europe qu'hier. Autrement, la mondialisation nous rendra insignifiants, et pire encore, fera de même avec nos valeurs. Nous devons avoir une Europe unie, avec sa mission, pour être européens, pour ne pas nous diluer, pour exister dans un monde grand et terrible, comme le disait Antonio Gramsci, un communiste italien, trahit par Staline. Davantage d'Europe unie rendra ce grand monde beaucoup moins terrible.

L'Europe doit être pour nous une passion, non pas quelque chose de lointain et nébuleux. Une passion, car une nécessité : *anankè*. Comme est myope – mais la politique de nos pays n'est-elle pas souvent myope ? – l'action de ceux qui examinent l'avenir de nos pays avec un regard prisonnier des faits divers ! Le rêve et la vision sont plus réalistes que la myopie, revendue comme réalisme. Jean Paul II, peut-être le dernier grand leader européen, lança un 1978 le rêve d'une Europe unie de l'Atlantique à l'Oural. Cela paraissait une utopie. L'Allemagne unie semblait être

une utopie jusqu'en 1989. Mais l'histoire est pleine de surprises et elle est animée, plus que nous le percevons, par les courants profonds des passions généreuses et de l'esprit.

L'Europe n'est pas un rêve lointain. Chers amis, nous sommes plus européens que nous n'en avons conscience. Les citoyens de nos pays sont plus européens qu'ils ne le savent. Les institutions européennes comptent beaucoup dans différents pays. Le tissu humain et culturel dans lequel nous vivons est européen. Il y a un échange continu. Les jeunes se déplacent de façon européenne. Sur le continent, chaque entreprise de valeur se confronte au scénario européen.

Nous devons – dans un certain sens – prendre d'assaut le palais du pouvoir, celui de l'Europe. Non par la violence, mais le prendre d'assaut par la passion de l'Europe et des idées. Pour aider les gouvernants à regarder plus loin et à rêver une Europe des peuples et rêver que les européens soient un seul peuple. Il y a urgence. L'accélération viendra aussi de la volonté des citoyens, qui doivent soutenir à un niveau élevé la vision européenne. Les visions sont des icônes d'espérance. Nous avons tous besoin de voir l'espérance. Les visions suscitent la passion de l'avenir et nous montrent l'espérance. Nous pouvons beaucoup, nous, européens ordinaires. Après cette journée d'honneur fait à ma personne et à la Communauté de Sant'Egidio, après cette remarquable journée de Aix-la-Chapelle, je rentre sur le chemin, en les termes humbles quotidiens et modestes de ma vie. Je m'efforce d'être un homme, d'être un européen. Comme le disait le grand Hillel, maître juif du temps de Jésus : « lorsque manquent les hommes, efforce-toi d'être un homme ! ». Je vais essayer ! Merci.